

Le Monde

https://www.lemonde.fr/culture/article/2023/01/30/a-la-brafa-de-bruxelles-telescopages-visuels-et-jolies-surprises_6159873_3246.html

A la Brafa de Bruxelles, télescopages visuels et jolies surprises

La 68^e édition de la foire d'art et d'antiquités belge, à la fois éclectique et de bon goût, se tient jusqu'au 5 février.

Par [Harry Bellet\(Bruxelles\)](#) Publié hier à 17h00



Vue de la 68^e édition de la Brafa, foire d'art et d'antiquités, à Bruxelles, le 25 janvier 2023.
JEAN-MICHEL CLAJOT

S'il faut un galeriste pour résumer l'esprit de la Brafa, la foire d'art et d'antiquités de Bruxelles, l'une des plus anciennes au monde, c'est sans doute [le Belge Axel Vervoordt, lequel pousse très loin l'idée du cabinet de curiosités](#), où il était d'usage de mêler, le plus souvent à l'abri de vitrines, des objets – écofacts et artefacts – venus du monde entier et de toutes les époques.

Vervoordt se passe de vitrine, mais réunit tout de même sur son stand de l'art contemporain, – il fit beaucoup pour la redécouverte du [Japonais Kazuo Shiraga](#), l'une des figures du [groupe Gutai](#) –, des tableaux du grand coloriste belge Jef Verheyen, qui fut l'ami de Lucio Fontana et de Günther Uecker, des sculptures égyptiennes, visages étonnants surgis du fond des âges ou des meubles créés par le Brésilien Jose Zanine Caldas. C'est, à l'image de cette 68^e édition de la foire, à la fois éclectique et de bon goût.



Le stand d'Axel Vervoordt à la foire Brafa, à Bruxelles, le 25 janvier 2023. AXEL VERVOORDT

Les 130 exposants (dont 52 belges) ne pratiquent pas tous la même diversité. Ainsi, si l'on peut voir des tableaux de Pierre Alechinsky (né en 1927) un peu partout sur la foire, la galerie Samuel Vanhoegaerden, de Knokke-Heist, lui consacre – et on l'en félicite – tout son stand. Sans être tout à fait aussi radicale, la galerie Jamar, d'Anvers, sacrifie toutefois une bonne part de son grand espace à [Panamarenko \(1940-2019\)](#) avec des sculptures réellement monumentales.

Les grands, voire très grands formats, sont une des tendances de cette année : un accrochage favorisé par le déménagement de la foire, passée du site de Tour et Taxis, à l'espace assez contraint, aux énormes halls d'exposition du Heysel. Guy Pieters accroche au moins deux gigantesques Sam Francis (1923-1994), sans doute avec la complicité de la galerie Delaive, d'Amsterdam, exposant également au salon, qui représente la succession de l'artiste américain pour l'Europe. Ces tableaux laissent penser que les collectionneurs belges ne sont pas dépourvus de vastes murs. Quoiqu'on les sache capables d'en construire exprès pour ça : chez eux, c'est généralement la maison qui s'adapte à la collection, pas l'inverse.

Une réplique du « Guernica », de Picasso

Ils en auront besoin pour loger le tableau de [James Rosenquist \(1933-2017\)](#), *Eau de robot*, que propose la galerie Cazeau, de Paris. Conçu à l'origine (en 1981) pour la collection de la Régie Renault, il mesure plus de 7,30 mètres de long et près de 3 mètres de haut ! La direction de la Régie ayant changé au moment de son achèvement, en 1984, et renoncé à ses achats, le tableau fut restitué à l'artiste, puis acquis par un privé. Jean-François Cazeau, respectueux du fait qu'il fut pensé pour une collection destinée au public, aimerait le vendre à un musée ou à une fondation.

Montré par la galerie Nosbaum Reding, du Luxembourg, le bas-relief de Damien Deroubaix (né en 1972), *Garage Days Re-Re-visited* (2019), est à peine moins haut (2,43 mètres) et un peu plus long (7,76 mètres). Il est aussi réalisé sur des panneaux de bois, pendant les siens

ne sont pas peints (à peine encrés), mais incisés, sculptés, la violence du geste ajoutant au tragique du sujet : il ne s'agit pas moins que d'une réplique du *Guernica* (1937), de Picasso. Chez bien d'autres, ce serait présomptueux, mais Deroubaix parvient à livrer une œuvre d'autant plus puissante qu'elle s'inspire moins de la toile, aujourd'hui conservée au Reina Sofia, à Madrid, que d'une des tapisseries la reproduisant, réalisées dans les années 1950, puis 1970, celle conservée au Musée Unterlinden de Colmar. La laine tramée y est, comme ici le bois incisé, une matière plus présente que les aplats de la peinture originale.

Peu de maîtres anciens, toutefois, dans cette édition, ce qui est paradoxal quand on sait que l'engouement pour cette période renaît

Puisque le Centre Pompidou annonce une rétrospective de [Germaine Richier \(1902-1959\)](#), on peut l'anticiper en s'offrant, au moins visuellement, l'une de ses œuvres historiques : *La Chauve-Souris* de 1946, un bronze rutilant, mais de bonne provenance, que propose la Galerie de la Béraudière, de Bruxelles.

Peu de maîtres anciens, toutefois, dans cette édition, ce qui est paradoxal quand on sait que l'engouement pour cette période renaît, comme en témoignent les récentes ventes de New York consacrées à la spécialité : 150 millions de dollars (138 millions d'euros) cumulés pour Christie's et Sotheby's, un résultat qui n'avait pas été constaté depuis de nombreuses années. Selon un responsable de la galerie Kraemer, spécialiste parisien du mobilier XVIII^e siècle, présent à la Brafa, le même phénomène est perceptible dans son domaine, qui revient à la mode.



« La Chauve-Souris » (1946), de Germaine Richier, sur le stand de la Galerie de la Béraudière, à la Brafa de Bruxelles, le 25 janvier 2023. JEAN-MICHEL CLAJOT

A Bruxelles, ils sont pourtant bien moins présents qu'autrefois, on les compte sur les doigts des deux mains, comme le regrettait Giovanni Sarti, l'un des meilleurs connaisseurs de la peinture italienne, qui en revenait dépité de n'y avoir pas trouvé son bonheur. Il y avait pourtant quelques sympathiques tableaux anciens, un évangéliste peint par Jacob Jordaens (1593-1678), notamment chez le Bruxellois Klaas Muller, mais les marchands de la spécialité étaient réduits à la portion congrue.

Cadres, mobilier, bijoux...

L'un des charmes de la Brafa, c'est qu'on y trouve toutefois un peu de tout : des cadres sans tableaux (la galerie parisienne Montanari s'en est fait une spécialité) ou des tableaux sans cadres (plutôt chez les contemporains), de l'art de tous les continents (l'Afrique est bien représentée, mais moins qu'auparavant), du mobilier, des tapisseries, des objets d'art, des bijoux... La même chose qu'à Maastricht, où la Tefaf se déroule en mars. Mais celle-ci est organisée en secteurs bien définis, comme le serait une encyclopédie d'histoire de l'art. A la Brafa, tout est mélangé, ménageant ainsi télescopes visuels et jolies surprises.

Pour prolonger le plaisir de ces heureux mélanges, on encouragera le visiteur à déambuler dans les parages de la place du Jeu-de-Balle, où se tient l'un des grands marchés aux puces de Bruxelles

Plus vaste, plus ambitieuse, la Tefaf attire des œuvres de plus grande valeur et des collectionneurs plus internationaux et plus argentés. Elle a aussi essaimé, avec plus ou moins de bonheur, en organisant, par exemple, un salon à New York. Pas la Brafa, qui entend garder les pieds sur sa terre et rester une foire d'inspiration belge. En témoigne l'hommage rendu cette année à l'Art nouveau et à [l'une des gloires de l'architecture nationale, Victor Horta \(1861-1947\)](#) – il fut lui-même collectionneur d'art japonais) et l'encouragement fait aux visiteurs d'aller découvrir les bâtiments qu'il a construits à Bruxelles, dont le musée qui porte son nom.

Pour prolonger le plaisir de ces heureux mélanges, on encouragera aussi le visiteur à déambuler dans les parages de la place du Jeu-de-Balle, où se tient l'un des grands marchés aux puces de Bruxelles. C'est là, dit-on, que Tintin acquiert la maquette de *La Licorne*. Aujourd'hui, il aurait bien du mal : les objets exposés sont, pour la plupart, pathétiques. Mais les « puciers » les plus aguerris sont devenus brocanteurs, les plus entreprenants, antiquaires, et si la chalandise de la place elle-même peut faire peur, les boutiques des environs recèlent un monceau d'objets les plus variés.

Certaines sont spécialisées, comme la Welcome Gallery/Antiordesign, qui dispose de deux espaces où l'on est plongé dans un album de *Spiro* des années 1960-1970, dans le choix des luminaires surtout, ou encore cet étonnant immeuble du 125, rue Blaes, où divers brocanteurs sont regroupés sur plusieurs étages, accumulant un bric-à-brac incroyable. Certes, les lieux ne disposent pas, comme la Brafa, d'un comité d'experts (trop pointilleux, râlent certains qui gardent – surtout les vendeurs d'archéologie, absents cette année – un mauvais souvenir d'une descente des douanes belges en plein pendant la foire, [comme en témoigne le quotidien L'Echo](#)) chargé d'authentifier les œuvres, et certaines désillusions peuvent être cruelles.

Mais, outre qu'elles sont moins douloureuses pour le portefeuille (quoique...), les découvertes ne sont pas moins nombreuses, et il y règne le même joyeux éclectisme. On apprécie surtout dans le quartier quelques excellentes librairies d'occasion, où les pépites sont légion et les trouvailles réjouissantes. De quoi se remettre des prix pratiqués à la Brafa.

Brafa, Brussels Expo Heysel, halls 3 & 4, 1, place de Belgique, Bruxelles. Jusqu'au 5 février. Brafa.art/fr

Harry Bellet(Bruxelles)